

Chapitre 1

Debout dans le couloir desservant les compartiments de ce wagon de seconde classe, Pascale Delambre, gamine de treize ans, regardait le paysage glisser sous ses yeux.

De derrière une colline, de petits nuages s'élevaient lentement comme si, se dit-elle, couché dans un champ, rêveur, un géant, la pipe à la bouche lançait au ciel des ronds de fumée.

« Tiens, cette comparaison ferait très bien dans une rédaction » car plutôt bonne élève elle était douée en français. Mais à moins de la noter, il y aurait beau temps qu'elle ne s'en souviendrait plus. Les grandes vacances venaient de commencer, et c'en était le premier épisode : ce long voyage de Paris à Pornic.

Un coup de coude la fit sursauter. Bruno, son cadet d'une année, mais qui la dépassait d'une tête, était à ses côtés.

— Je crois qu'on approche : Voilà le petit « Château » de Ste-Pazanne. (Une somptueuse demeure bourgeoise qui dominait d'un peu haut, les toits de tuiles rosées des maisons basses alentour.) Tu ne trouves pas qu'il ressemble à celui de Clarvet ?

Il citait en l'écorchant le nom d'un délicieux château classique des bords du Cher qu'ils avaient visité au printemps avec leurs parents. Elle le regarda outrée.

— Celui-là, c'est du « faux ». L'autre c'est du vrai.

— Comment ça se reconnaît à ton avis ?

— A force d'en voir, ça se « sent ».

— Ah toi !... dit-il.

Mais il admirait beaucoup sa soeur, qui s'intéressait à des choses qui le laissaient lui-même si indifférent. Car, à part la mécanique et les autos... les fusées et l'électronique. Bof !...

Pascale interrompit la discussion pour interpeller deux enfants, l'un aussi blond, que l'autre était brune : Monique et Benoît, les benjamins de la famille, qui jouaient au loto dans le compartiment et dont elle avait la responsabilité.

— Les petits, venez me voir, je vais vous donner un coup de peigne, on approche. « Heureusement » se dit-elle in petto, car il était difficile de faire tenir tranquilles six heures d'affilée deux gosses, (On n'en était pas encore à l'ère du T.G.V !), âgés respectivement comme ces deux-là, de 6 et 4 ans. Et presque dommage aussi de les déranger, au moment où enfin une occupation les passionnait. Evidemment, Spirou et Tintin, leurs revues préférées (les dessins sont si colorés et si amusants) les avaient bien retenus une heure. Le goûter préparé par Maman avant le départ, une petite demi-heure, tant il avait été vite avalé. Mais le reste du temps mieux valait n'en rien dire. C'était une chance que les deux personnes installées dans le même compartiment, se soient montrées si compréhensives.

Ils se levèrent d'un bond et tous leurs « journaux » furent à terre.

— C'est vrai, on arrive ?

Ils vinrent coller leurs visages à la vitre. Avec des cris de joie, ils reconnaissaient, tour à tour, le petit étang où Bruno, l'année dernière, avait pêché plein de grenouilles, le joli canal envahi de nénuphars, qu'ils avaient remonté, non sans mal, sur un pneumatique, la boulangerie où Pascale « grosse gourmande », non concernée apparemment par cette injure tant elle était maigre, allait acheter des bonbons en cachette. Cela faisait tout drôle de voir, sans y être, le décor de tant d'aventures qui semblaient encore si vivantes. Comme si l'on était à la fois acteur et spectateur.

Le train ralentissait.

— J'espère que Mamie sera à nous attendre à la gare, dit Bruno.

— Bien sûr, maman a téléphoné. D'ailleurs, je l'aperçois, appuyée, à la barrière du passage à niveau. Ils agitèrent le bras.

Mais Mamie ne les aperçut pas. C'était une petite dame, assez ronde, aux jolis cheveux gris bien coiffée, et qui par coquetterie, ne portait pas toujours ses lunettes. Dispersés et entraînés par le courant des voyageurs, ils se regroupèrent dans le hall, parmi des gens qui se hélaient de droite et de gauche.

Et si Mamie ne les voyait pas ? Ils ne se rendaient pas compte combien leur petit groupe était repérable avec ce grand Bruno ployant sous un sac à dos, une valise à chaque main, et Pascale houspillant les « petits » pour les empêcher de s'éloigner de peur de les perdre !

— Vous voilà mes chéris !

Embrassés, cajolés, qu'il était bon de se retrouver sous la protection adulte, tout en gardant un petit air faraud car « Bien sûr qu'on s'était bien débrouillé. Le voyage s'était très bien passé, et « ils » avaient été très sages. »

La 204 neuve de Mamie, Mme Croizat dans le civil, les attendait le long du trottoir. A la place du conducteur, une petite tête fine se dressait derrière le pare-brise !

— Urfé aimerait conduire ! dit Mamie en ouvrant la portière à une magnifique chienne dalmatienne de deux ans, qui leur fit fête, tournant et sautant autour d'eux, geignant et jappant de bonheur.

— Bonjour Urfé... Là... Là... Tu es belle... Elle distribuait à la ronde des coups de langue râpeux.

— On aurait dit qu'elle se doutait que je venais vous chercher. Elle a absolument voulu m'accompagner. Puisque je ne pouvais pas emmener tous les petits cousins, comme ça pas de jaloux, c'est elle qui est venue.

— Les cousins sont là ? firent Bruno et Pascale en même temps.

— Oui, les trois Ruffard, les deux Vercel, les trois Pelletier. On attendait plus que vous.

Les quatre Delambre se turent sous l'excès de satisfaction que leur apportaient de telles nouvelles, et ils s'installèrent en silence sur la banquette arrière, une fois les valises casées dans le coffre.

On démarre. Soudain une petite voix toute unie, celle de Benoît, s'éleva :

— Urfé a de grosses tétines. Est-ce qu'elle a eu des petits, Mamie ?

Mamie prit soigneusement un virage. De « son temps » un enfant n'aurait pas osé dire une phrase aussi crue. « Grosses tétines »...

C'est l'éducation moderne qui veut ça. Jeanne, la fille cadette de Mamie, Mme Delambre, leur en dit bien trop sur ces « choses là ». D'ailleurs, elle les élève de façon très libérale. Enfin !...

— Oui, Urfé a eu cinq petits chiots, qui sont nés il y a quinze jours, mignons comme tout !...

Monique bat des mains

— On pourra les voir !

— Bien sûr, Urfé n'est pas une mère jalouse, puis Mamie craignant des questions plus embarrassantes, change de sujet.

— Avant de rentrer, nous allons passer voir si Madame Verdier est toujours d'accord pour venir m'aider tous les matins pendant trois heures. Vous ne descendrez pas de voiture. J'en ai pour deux minutes.

En effet, ce ne fut pas long. Curieuse, Mme Verdier vint sur le seuil voir de quoi avaient l'air ces petits parisiens, qui, en fait, s'exclama-t-elle, n'avaient pas si mauvaise mine que ça !

Veuve depuis de nombreuses années elle habitait une maison basse, blanchie à la chaux, à la sortie du bourg, et

elle vivait des produits de son jardin et de travaux domestiques accomplis en saison.

Cette démarche faite, Mamie décida de revenir au plus large en longeant la côte par la route de la Corniche, ce qui permettait d'admirer de petites criques ravissantes. La mer était magnifique, calme comme un lac, et d'un bleu profond. Aventurés au loin dans cette eau transparente les baigneurs semblaient de vivants émaux.

— On pourra se baigner ? demanda prosaïquement Bruno.

— Bien sûr, mais pas ce soir, il est trop tard.

Toutes voiles dehors, des embarcations de plaisance évoluaient gracieusement dans la baie, leurs blancs sillages, aux courbes légères, vite effacés. Un vrai ballet.

— Quel beau temps ! s'exclama Mamie, avec un soupir d'aise. La saison bat son plein. Toutes les villas sont occupées. Pourtant, c'est fou, ce qu'il s'en est construit cet hiver.

— Cette maison par exemple, s'exclama Pascale en pointant le doigt vers la droite. Et on dirait la villa Atys au milieu de sa pelouse, sauf que celle-ci est neuve. Mamie, tu peux t'arrêter ?

Mamie ralentit.

— Tiens, en effet, je n'avais pas remarqué. Il est vrai qu'on doit venir de la terminer et de retirer les échafaudages. J'aperçois le bouquet des maçons dans la cheminée. Allons voir cela de plus près.

Ils descendent de voiture. Et les voilà qui approchent perplexes du portail rouge de minium déjà sec qui clôt le jardin. Mais les barreaux pas assez espacés ne leur permettent pas d'y glisser la tête ! Et leur étonnement va grandissant.

— Mais oui, commente Mamie les fenêtres sont disposées de la même façon et les balcons sont identiques. Ces balcons aux balustrades de bois qui ont un petit air 1900, si particulier et tout à fait démodé. Quel artisan a bien vou-

lu se charger de ce travail ? C'est une copie qui n'est pas mal réalisée et qui a dû se faire payer !

— Regarde Mamie, il y a même la cloche accrochée sous son auvent, à l'entrée du vestibule, car ça doit être le vestibule, comme à la villa Atys.

— Alors qu'il y a beau temps que la notre est descendue. Elle sonnait à toute heure du jour, au bon vouloir de votre oncle Henri. J'en serais tombée malade, à l'entendre sans cesse.

— Il faisait des bêtises tonton Henri ? demande naïvement Monique tant cela lui semble à la fois incroyable et réconfortant : son oncle est un monsieur si gentil, mais si sérieux.

— Très peu, dit Mamie, se reprenant aussitôt. Si vous suivez son exemple, ce sera très bien.

Soudain, Bruno grimpé un peu plus loin sur un tas de sable abandonné là par les ouvriers du bâtiment le long du mur de clôture, ce qui lui permet d'avoir une vue plus complète sur l'ensemble du jardin, leur fait signe d'approcher.

— Venez voir...

Mamie, poussée par la curiosité se hisse elle aussi sans trop de difficulté, et on lui fait place aux premières loges. Quelle surprise !

Au bout d'une allée bordée d'hortensias bleus, et de tamaris en fleurs et qui mène à une terrasse donnant sur la mer, un point de vue s'offre à eux qui les surprend telle une indiscretion. Ce n'est qu'un cri sourd :

— La villa Atys.

En effet, d'un côté à l'autre de la baie, les deux maisons se font vis à vis

— D'ici que cette reproduction s'appelle Atys 2 suggère Pascale.

Bruno bondit aussitôt au portail. Un mot est gravé sur une plaque de marbre fraîchement scellée.

— Tu n'y es pas ma vieille : « Dizano ».

— Dizano ? En breton, cela veut dire « Sans nom » si je ne me trompe, dit Mamie. Puis, avec un geste à la fois large et vague pour désigner leurs mystérieuses découvertes :

— C'est quand même bien étrange !

Tel un nuage imprévisible, il semble aux enfants qu'une ombre inquiétante s'épaissit autour d'eux et ils doivent avoir l'air un peu effrayé, car Mamie ajoute :

— Voilà ce que c'est que d'avoir une jolie maison : les gens veulent la même. Mais, vrai de vrai, ça doit être un fameux original, le propriétaire. De toute façon, je chercherai à me renseigner sur cet hurluberlu. Maintenant, remontez vite en voiture. Vos cousins doivent se demander ce qui a bien pu nous arriver : si nous nous sommes « ratés » par exemple.

Et jetant un dernier coup d'oeil à la villa trop blanche :

— Celle-ci est quand même moins jolie que la villa Atys fait Bruno, à part quelques détails, de petites différences, elles se ressemblent. Mais il lui manque quelque chose. Je ne sais pas quoi !

— Tu vois, c'est ce que j'essayais de t'expliquer dans le train ce matin.

— Oui mais c'était moins clair.

— Que cette démonstration, acheva Pascale en riant, ça je te crois.

— On en apprend tous les jours, conclut Mamie.

Pour une fois, cette phrase en forme de sentence dont elle ponctuait assez souvent ses conversations présentait un réel à-propos.

Drôle de petite Mamie, tout de même !

A son coup de klaxon prolongé, Rémi Pelletier qui avait le même âge que Pascale ; Ghislaine sa soeur, surnommée Guillou, et Sophie Vercel qui était un peu plus jeune que Bruno accoururent pour ouvrir le portail, et la voiture fit une entrée triomphale, saluée par des hurrahs enthousiastes. Matthieu Vercel et Laurence Pelletier

s'étaient jointes à leurs aînés. Si bien qu'Urfé excitée se mit à aboyer, semblables aux acteurs qui finissent par s'applaudir eux-mêmes, lorsque le rideau se relève pour la énième fois sur leur triomphe...

A peine furent-ils descendus de la 204 que Marie-Pierre, Dominique et Anne Ruffard, cette dernière dite Nanou, les benjamins de la bande, entraînent Monique et Benoît voir les petits chiots...

Pendant quelques instants se fut vraiment une joyeuse et indescriptible mêlée. On ne s'était pas vu depuis les vacances de Noël : aussi que de choses à se dire ...

— Maintenant, les enfants vous allez monter vos valises et les défaire, ordonna Mamie. Cet hiver j'ai fait aménager le grenier en un petit appartement et c'est là que vous logerez. Vous aurez la chambre à l'œil-de-bœuf (sorte de fenêtre ronde pratiquée dans le pignon) et quand vos parents viendront, il y a une chambre préparée pour eux.

— Je ne sais pas si papa pourra venir cette année murmura Bruno.

Pascale lui donna un coup de coude :

— Mais si, comme d'habitude quinze jours en août.

Elle ne voulait pas que son frère dise que leur père était au chômage depuis trois mois, et qu'il n'avait pas encore retrouvé de travail. Humilié par cette situation qui n'en finissait pas, il ne voulait pas qu'on en parle. « Surtout pas de pitié » avait-il dit et maman avait ajouté « qu'il ne fallait pas gâcher les vacances de tout un chacun avec ce problème qui était le leur. »

Le dîner rassembla cousins et cousines, oncles et tantes, autour de la table familiale que présidait Mamie. Les parents des Vercel étaient là, ainsi que ceux des Pelletier, pour quelques jours seulement. Ceux des Ruffard viendraient beaucoup plus tard, c'est-à-dire début septembre. Les uns et les autres demandèrent des nouvelles de Monsieur et Madame Delambre.

— Ils vont très bien, merci.

Si Pascale adorait ses tantes, elle éprouvait des sentiments plus complexes à l'égard de ses oncles. Elle trouvait oncle Jacques, Mr Vercel, un peu prétentieux. Magistrat, il adoptait d'ordinaire une attitude un tantinet condescendante, à l'égard de Mr Delambre, technicien du bâtiment et conducteur de travaux. Quant à oncle Pierre, Mr Pelletier, ingénieur chimiste, rien ni personne ne pouvait le faire revenir sur une décision même si elle s'avérait n'être pas si bonne que ça. On voyait très rarement oncle Paul, Mr Ruffard, industriel très occupé, pas plus que tante Louïsette, sa femme, qui était aussi sa secrétaire très particulière.

Sur toute cette assemblée régnait Mamie, qui pendant deux mois ouvrait à ses enfants et petits enfants sa maison au bord de la mer. Chacun admirait sa générosité. Elle en avait les moyens mais surtout le coeur. Défaut de ces qualités, il lui arrivait de se montrer trop autoritaire et parfois injuste.

Grand-père, P.D.G d'une petite société d'import-export, toujours soucieux, venait entre deux voyages embrasser les uns et les autres, et repartait vite. « Il ne sait pas s'arrêter » disait Mamie avec un soupir, et elle ajoutait : « Le pire, c'est que votre oncle Henri suit son exemple, depuis qu'il est son associé en titre. »

Cependant, éparpillés dans le jardin ou à la plage, dehors du matin au soir, les « enfants » formaient vraiment un monde à part qui avait peu de contact avec celui des adultes, si ce n'est au moment des repas, comme aujourd'hui justement.

— Benoît et Monique s'endorment sur leur chaise, fit remarquer tante Christiane en riant : c'était Mme Pelletier.

— Montez vite vous coucher, dit Mamie.

— Mais ne vous réveillez pas trop tard leur intima Rémi. Guillou, Sophie et moi avons organisé un grand jeu de

piste dans le jardin qui consistera à découvrir notre repas, et nous pique-niquerons dehors.

Les petits Delambre trop fatigués ne purent même pas exprimer l'enthousiasme que leur causait de telles perspectives : ils tombaient de sommeil.

Ils distribuèrent à la ronde des baisers à demi-conscients. Mais Guillou glissa malicieusement dans l'oreille de Pascale :

— Et surtout ne rêvez pas du fantôme en blanc...

— Y'en a un ? De toute façon, Un fantôme, c'est toujours en blanc, répliqua Pascale d'un ton si uni qu'il en paraissait lugubre...

— Vous n'allez pas recommencer avec cette histoire absurde, dit tante Annick, la maman de Sophie et Matthieu. D'ailleurs ils sont trop épuisés pour rêver à quoi que ce soit. A demain mes chéris, à demain...